

LA RUE

REVUE CULTURELLE ET LITTÉRAIRE
D'EXPRESSION ANARCHISTE

Maurice Joyeux : Société moderne et anarchie

Maurice Fayolle : Révolution énergétique

Gui Segur : Le mouvement international

Jean-Loup Faget : Essai sur le développement

Michel Bonin : Science et responsabilité

Michel Cavallier : L'information

M. S. Rollin : Littérature et impuissance

J. L. Gérard : Épitome du mouvement Provo

Maurice Laurant : Maurice Rostand

Jean Rollin : Cinéma merveilleux

Roger Grenier : Cousin Léon

Maurice Frot : La Rue

Léo Ferré : Je donnerais dix jours de ma vie

Guizy Cheves : Les garçons de la rue

N° 1
MAI 1968

Prix : 5 F

Édité par le groupe libertaire Louise-Michel

JE DONNERAIS DIX JOURS DE MA VIE

1^{er} janvier dans le matin frileux de chez Bacou
Bacou, cette maison de circonstance
J'ai de la brume à vendre à tout un chacun connard
de la bonne-et-heu-reu-se-année...
Tous mes vœux, très cher... et tout mon fiel,
et tout mon ressentiment
Léo, tu as souhaité la bonne année à madame trouduc?
Toute mon enfance, je n'ai pas pu passer d'une année sur l'autre sans que
mon pater ne me fît chier rudement avec ces simagrées
Tu as été voir tante Cocotte?

Et cette manie de toucher très finement la carte de visite, en faisant rouler
le pouce sur les caractères, pour vérifier si les dites cartes étaient gravées.
Les cons, c'est tout de même des cons totaux
Je ne sais pas de demi-cons
J'en sais assez de beaux entiers, des biens finis, avec la cravate... et le plastron?
J'en ai connu aussi.
Bonne Année!

Bambin m'a fait une langue incroyablement fourrée
La titoune m'a chié dessus
J'ai torché Pépée avec Le Monde, lu, décortiqué.
Chouette canard, pas vrai, Pépée?
Je suis descendu, aussitôt réceptionnée la Marie, vers la Zaza glacée... Quelles
mains, bon Dieu, quelles belles paluchettes!
J'ai fait couler l'eau chaude, ai mélangé du Nestelé, avec fourchette, et elle
s'est filé quatre biberons dans le chauffage urbain, le sien, bien sûr!

Je suis monté relayer la Madiche
Le revolver était sur le buffet formica dégueultarte de la cuisine
Ce pétard, il fait même plus peur à la Pichtagrunette
Elles étaient dans la salle de bains.
— Zaza s'en ai tapé quatre, du bon, du chaud!
Et les yeux de Madiche, faut les voir. Dès que tu lui refiles zaza dans la
converse, elle chavire du battant, et les larmes avec.
Mad descend avec ses pacsons, dans le dur chemin de la ferme, son golgotha
chimpanzifié
Et moi, je vais me les geler gentiment sur les boulingrins bourrés de chênes
avec la petite frangine
Elle s'arrête plus, maintenant, le temps de pisser un bon chouya et de se
laisser aller, tranquille, sous l'œil essuyeur du bon papa Léo, et hop! on
retourne, dans la salle à tout faire, et hisse! on grimpe au grenier, et merde!
on détuile une bonne tuile, une autre, une qui reste...
Je hais les greniers, très haut-perchés et où perche Pépée à dénicher tous les
quarts d'heure...

Ici, on n'arrête pas... Quand on nous greffera un cœur nouveau, on verra que l'autre il avait vachement servi, et on se dira que, tout de même, on aurait pu laisser l'ancien.

Mad retourne de Zaza, de Misère, de Madame
Madame, c'est un coquère breton
Quand on va en gala à Rennes, on fait pas que des chansons
On fait aussi des chiens...
— Zaza, ça va?
— Cette petite chatte!

Je vais chez Bacousard porter la croûte à Marie, aux petits, à Black, à Totoche
En passant, dans ma Déesse-vingt-et-un, je donne un œil aux gros, là-haut,
chez Serre, ceux à qui j'ai balancé des prairies séchées, ce matin, de bonne,
en bottes bien serrées, lourdes... dans la boue jusqu'à la garde... L'amour, ça
salit, des fois...

Les paniers, il faudra que je parle longuement, des paniers de Madiche
C'est pas une femme, c'est un panier
Elle porterait des paniers à un usurier, à un moment de baisse à Pompidou,
même, à un moment de baisse aussi...
Cette femme, il faut qu'elle fasse des paniers

Le chien de l'usurier, bien sûr, et excuse-moi, chérie!
L'araignée de Pompadouche, cela va de soi...
Parce que les hommes, la Mado, elle les dégueulent proprement

Dans les paniers de Madeleine, il y a toujours une Pampa, un jardin des Hespérides, une contrée découverte il y a cinq minutes, un rien, un petit bonbon, une ficelle de couleur, un brin d'amour et de tendresse... Benoîte, fais des paniers aux chats de Denoël, et tu verras... Mado, c'est pas une femme, c'est une cantine!

Je retourne at home... Pépée m'attend sur le parvis!
On mange purée d'pois and saucisses... c'est fou, la cuistance... une allure, un rien de relevé, le génie, quoi! Hier, c'était la bécasse avec la sauce bien brune, celle qui se mélange si bien à la purée, la morbidezza, diraient mes ancêtres. Par moment la cuisine de Mado, c'est aussi « strict » qu'un quatuor de Beethoven ou de Bartok... encore que plus rare, car, en ce qui concerne la « musica », quelle inflation... France-Musique, c'est devenu un débarras : tu vas pisser dans les buis... Crac! le final de la neuvième. Tu reviens, tu flanouches vaguement, tu te grattes et Pof! l'intégrale de Bruckner, cet emmerdeur-maison... Et Malher? T'en as aussi, t'as qu'à brancher sur France-Culture... Quant aux musiques en tramways-majeur, elles ont leur part aussi... L'autre jour, parole, j'ai dégueulé, toujours dans les buis... Et puis j'ai enregistré dans ma cassette un ou deux Amen de messiaen via Loriód... Et j'ai effacé vite-fait... Je suis sorti, il ventait, il pleuvait, il merdait... La nature, c'est une drôlesse! Faut savoir la prendre au bon endroit. Et puis, pas de « speaker », pas de produc, rien qu'un peu de charme planté de chênes drus et tristes. Les arbres, quand ils pensent, ça fait un bruit de soie tout alentour, de la musique, quoi! et pas de Sacem! Rien que des oiseaux oubliés et qui ne chantent pas et qui font fissa pour se bourrer le jabot. La faim ça fait même pas chanter les piafs... c'est vous dire!

Ce soir, télé, festival Bardot. On a regardé, tout de même, on ne s'est rien dit, et on a fermé. Bardot, on lui dirait bien deux ou trois paroles, comme ça, dans un coinstot, histoire de montrer qu'on connaît la chansonnette... Si elle chantait pas avec sa voix, mon dieu, après tout, autant celle-là qu'une autre. Mais le drame, c'est qu'elle chante avec sa voix et ça, c'est emmerdant. Et puis, la fille de service à l'Express, côté Variétés, elle a dit que c'était très bien. Y a des gens qui pourraient vous montrer leur cul en disant : « Regardez bien,

mon cul sur la commode, ça pourra toujours vous servir de potiche. » Et à l'Express, ils doivent avoir des potiches, dans les burals, qui ressemblent à des culs. C'est parfait, mon p'tit, parfait!

Je monte Mado chez Pépée et moi, via les moutons, je vais chez Bacou. Ce soir, la Marie, il faut qu'elle se sorte. J'ai trouvé une botte de foin pourri. La ficelle me fait mal aux mains. Les moutons c'est très doux et très con. Il faudra que je mette des gants.

2 janvier, je me réveille, les petits, à côté, font un boucan à me faire penser à la blédine. La Marie l'a préparée hier soir. J'allume la butachose, je touille, je gueule, je me fais un peu de café, j'attends... pour la cigarette. Je ne peux pas fumer sans avoir quelque chose dans le coco. C'est prêt! Je rentre chez les petits, c'est incroyablement dégueulasse, il faudra qu'on leur change le matelas, et le reste. Le plancher part en couillosof, les petits chient, je ramasse, tant bien que mal. Bambin vient sur mes genoux. Adorable même! Maintenant, on parle plus des chimp's; ça fait chier tout le monde, et Annie, et Maurice, et Popaul, et les autres. Nous sommes bien seuls dans notre misère de tendresse.

Plus tard, quand je n'aurai plus rien, quand j'attendrai qu'on vienne me prendre pour m'emmenner où ça donc? je me verrai sur le matelas de mes gosses immontrables, dans cette maison hideuse de tant d'années passées à protéger de son toit, de ses murs, de ses portes, cent cinquante ans d'ignoblerie paysanne. Les maisons, ça finit un jour ou l'autre par ressembler à qui les habite. Vite, changeons les aîtres. J'ai fait monter le maçon. Le chauffage à mazout y est déjà. Nous, on commence toujours par le confort primaire. Les miches, ça doit se chauffer en premier. Le reste, on y pense après, comme ce matin. Les petits ont mangé, j'ai bu mon café, Marie arrive, je quitte le quart. Je fonce à l'imprimerie faire le nestelé à zaza et je monte à la cambuse, dans notre château qui se déplume. Et Mad quitte son quart à elle? Elle descend délivrer zaza, c'est-à-dire, lui ouvrir la cuisine. Et elle rentre, et je vais porter la croûte là-haut, et je reviens, et je bouffe, et je pense que ce qu'on fait, des prisonniers ne le font pas. J'ai dit!

3 janvier, une bonne femme de l'oèretèèfe m'annonce que les téléscripteurs viennent de laisser tomber ma bonne et heureuse année : mon procès Barclay, paumé, perdu, fini, foutu. Un éditeur a le droit de ne pas et coetera. Ils ont bien des droits, les éditeurs, Monsieur le Président, bien des droits, oui. La Justice, si on la montrait à la télé, ça brouillerait un peu les images, vous trouvez pas, non? Qu'est-ce que vous avez mangé, ce jour, Mister Président? De l'Artiste? C'est pas sérieux, voyons! C'est coriace, un Artiste, coriace. Vous devez l'avoir sur l'estomac! Allez, rentrez chez vous, déchaussez-vous, mettez vos pantoufles et regardez-vous dans la glace. Mais oui, mon cher Président, c'est bien comme ça que vous êtes. Vite, soufflez la lampe et cachez-vous dans le Dalloz...

4 janvier - Ecrire sur l'hiver, c'est difficile : on n'y voit pas ce qu'il faudrait y voir, toujours pressés d'en finir avec la bise qui vous tord, la pluie qui dégringole — faut voir comme! — et cette terre dure, maussade, d'une tristesse contenue qui serait une révolte sage. La révolte des choses se terre dans l'immobilité. Dès que le vent s'en mêle, avec le bruit qu'il sème autour de lui, il semble que cela fait partie d'un jeu, on n'y croit pas comme on ne croit pas au tonnerre dans une pièce de théâtre. La nature silencieuse, c'est terrible et fascinant. Il faut avoir écouté un seul jour le silence. Moi, quand cela m'arrive, je chante, je parle, pour le meubler. Le silence, cette musique du doute et du pardon...

Je me lève, visse la cafetière, allume, attends... Je vais tisonner la bûche finissante sous les cendres à l'étouffer dont Madeleine l'a saupoudrée hier soir. Je passe dans la pièce, à côté, où chiffonnent mes hardes soustraites aux investigations toujours possibles, et même certaines, et matinales de mademoiselle Ferré-Chimp's... On apprend ici à planquer : la planque, c'est une parole d'or, chez les cinglés de Perdrigal. Pépée a un œil partout, devant, aux pieds, dans le dos. Quand tu n'es pas là, elle te regarde. Des fois, elle monte au grenier et se met à me lorgner depuis une lucarne et elle doit ainsi succuler les montées râleuses de bon papa Léo : Pépée descend! Pépée merde! Qu'est-ce que j'en ai marre, mais marre, marre... Et elle descend, et elle remonte, et elle redescend et je regueule, et j'en ai remarre...

Je sors à dix heures et demie... Le mec du mazout vient livrer et Pépée ne l'encadre pas tellement. Alors, je me déhanche dans les bois jusqu'à passé midi.

Pépée zieute un client dans « nos bois », une antiquité vagissante — dans les soixante-quinze berges — fusil en bandoulière, s'il-vous-plaît, dans « nos bois », chez nous, un chasseur de merde, en janvier :

— Partez, monsieur!

— Je suis sur un chemin, j'ai le droit de passer!

— De quoi? Fais-toi la paire, fumier!

Moi, je commence toujours par « monsieur »...

— Je chasse le renard.

(Non mais, le renard? j'ai bien entendu, le re-nard!)

— Le renard c'est mon ami, allez! ouste!

Et l'antiquité s'en va mâchant je ne sais quelle déconvenue qui m'arrive comme une rumeur...

— Saligaud, dégueulasse... (c'est moi qui en remets, bien sûr)

Et je m'en vais, with my chimp...

On sonne la cloche. Le mazout est casé pour nos hivers pas encore terminés. Nous rentrons, Pépée toujours devant et moi lui filant son cul de huit ans passés et qui commence à gonfler. Pépée va avoir ses règles. Une grande personne, bientôt... Je rentre dans le salon, débrancher les accus-camionnette qui sont là à sucer de l'edf depuis hier dix heures... Pleins, mes accus, tout pleins... Je monte apporter un matelas tout neuf et des couvertures itou, là-haut, aux nistons. Un petit coup de balai sur le « plancher » bacousien, et hop! voilà un bon petit lit tout frais.

C'est marrant les mots : « plancher », « parquet »... Les révolutions sont faites par des gens qui vivent sur des « planchers » pour permettre à d'autres de vivre sur des « parquets ».

J'apprends à la télé, aux « informes » que Régis Debray pourrait être échangé contre un Bolivien, ancien ami de Fidel, et emprisonné à La Havane depuis 1959! Joli, ça, messieurs de l'Observateur qui sont venus me traiter dans ma loge de Bobino, avec le photographe qui pensait — c'est curieux, ces photographes qui pensent dans ces journaux qui portent à gauche — et qui ne trouvaient pas à leur goût que j'aie pu risquer d'assimiler le Fidel, au Johnson, au Mao, au Charlot dans « Salut Beatnik ». Ce qui me plaît dans le Che, c'est qu'il soit mort avant de devenir une saloperie, c'est-à-dire un chef d'Etat avec des flics, des prisons, des pelotons d'exécutions, des diplomates qui viennent vous serrer la pince chaque premier de l'an. Les tyrans, même avec le cigare-prolo, même avec le treillis, je les dégueule. La place est bonne, pas vrai Fidel? La paume pas!

Cela dit, je suis troublé par ces intellectuels de gauche-sic qui vont « porter » la révolution dans les pays d'Amérique latine, alors que chez nous, des fois, ils pourraient peut-être s'occuper de leurs complexes trotskysants... D'ailleurs, pour « porter » une révolution, il faut la prendre quelque part. Où l'as-tu prise, Régis... dans le seizième? Chez maman? Chez Papa?

... puis, j'arrête... Tout ça m'écoeure. Et la révolution, nous, on connaît. Pépée est venue la porter à la maison. Elle l'avait prise dans cinq mille ans de connerie.

5 janvier - ce début du mois n'en finit plus. Il y a des mois, comme ça, qui s'étirent comme de l'étope et dont on ne voit jamais le dernier fil. Date bénie de la sacem... c'est tout ce qu'il nous restera, ou à peu près, dans quelques années... quand je ne chanterai plus. Mais, quand ne chanterai-je plus. Il y a des ans de ça, Mado m'avait dit : — à cinquante ans je te verrais mal sur les planches en train de détailler le Piano du Pauvre... J'ai cinquante et un an... et il faut dire que je n'ai pas encore détaillé le piano en question. Maintenant, elle me dit : — à soixante ans.

Ferré? Profession?
Chanteur.

Cela ne cesse de m'étonner, que je puisse nourrir tout et tout, tant et tant avec ma voix! Si je n'avais pas de voix, tiens, il y a longtemps que je serais derrière une table de roulette... croupier. Merde!

Le mec au cœur greffé, ça tient! Qu'est-ce que ça va être, dans la statistique de l'apartheid? Un quarteron? Un octavon? Un cœur de noir ou de métis, ça bat-t'y-aussi bien, mon fils?

Aujourd'hui, ça pleut encore, et encore, comme ça pleuvait dans la salle de bain, au bidet qui fuyait... C'est marrant un bidet qui fuit. Pas toujours. Des serpillières et des serpillières qu'elles ont tordues, les femmes, et toujours ce lac qui transperçait le sol pavé... directo dans la chaufferie, en bas, où le mazout se fait la paire dans le brûleur.

J'ai acheté des joints... et fier comme un plombier j'ai arrêté la connerie fuyante. Tout sec mon pavé, tout sec... et les serpillières avec.

Je reviens des chats, après avoir passé à l'imprime nourrir Madame. Misère n'est pas rentrée. Problème! Pauvre mistoufle, va, avec ta patte en rade, où traînes-tu ta solitude, dis, Misère?

Je suis monté voir à la « reliure ». A peu près cinq à six cents livres prêts à recevoir la couvrante, et la jaquette... Et tous ces cartons qui s'entassent. Dis donc, la librairie, c'est pas de la tarte!

Demain, samedi, je m'occuperai des moutons, je leur donnerai à boire, en trois ou quatre voyages... je mettrai un bout de journal à l'ancre du grand pot de peinture pour ne pas mettre mes mains à vif... J'irai apporter son serpolet à gros-père, et il me saluera, à la façon des kangourous.

6 janvier - O Zaza, tu nous en a fait des choses, aujourd'hui! 14 h 30... le père Labrande frappe à la petite porte : — Zaza est dehors!
Quand Zaza est dehors, c'est la fin du monde à Perdrigal. Elle est pourtant mignonne dehors... mais les gens ne le savent pas et ils ont peur. Ils ont peur de Zaza...

Je prends la camionnette, elle démarre parce que c'est la mode — je tire vachement sur le starter — je fonce sur la route via ferme. Je pousse chez Mazet. Madame Mazet, tout en bleu, toujours en bleu, me fait signe. Je comprends que la zana n'est pas loin. De fait je la vois. J'arrête le char. Je dis : — Monte Zaza! et j'ouvre la portière arrière, la portière-cul. Miracle, elle monte comme le Mistral, si le Mistral avait à monter dans la camionnette des Ferré et s'il s'appelait Zaza. Je descends à la Ferme. Je manœuvre. Dégueulasse, la manœuvre. Je jetterais volontiers une bagnole, si j'en avais les moyens, pour ne pas la « manœuvrer ». Enfin, je n'ai pas les moyens et je m'emmerde. Je pousse la charrette le dos au mur. Madeleine arrive. On fait ingurgiter à la zazounette une ampoule de ce médicament belge que nous envoient les petits rouquins. Sale médicament qui fout en l'air le chimpanzé

et qui fait tellement plaisir aux voisins. Les voisins, ce jour, ont été parfaits. Pas cul-terreux pour dix ronds. Des gens, quoi! On téléphone aux Candaillé, père et fils, ils viennent souder le désastre. Ils m'aident à mettre « déquerre » le bidule roulant pour que la zazinouchette n'ait plus qu'à descendre, comme à Deauville... Oui, mais, Zaza elle n'est pas à Deauville, elle est bourrée de drogue et ne peut pas se traîner. Mado ouvre la porte-cul, de l'intérieur. Bernique! Mademoiselle ne veut pas obvier... Deux heures que ça a duré les politesses :

— ma petite Zaza, viens Zaza, descends Zaza, Zaza? Descends! Et l'autre, langue gonflée, banane en main, petits « ha! ha! » en contrepoint, histoire de nous rappeler que tout de même, on est chimpanzée mais on n'en connaît pas moins les psychologies ambiantes. Merde! Vous voulez que je descende? Peux pas! Fallait pas me farcir de barbituconneries...

Marie arrive. Si heures et demie. Elle vient de chez les vaches et bœufs. Bien nourris! C'est la Marie qui avait vu Zaza se faire la paire. Là-haut, avec les mômes, elle s'emmerde, des fois, alors elle regarde, elle « jette un œil » comme elle dit. Et oui! Elle avait vu miss Zaza dans la nature. Elle gueule aussitôt, des fois qu'on y entrave quelque chose chez les Labrande. Et le Raymond il y a entravé, pas que couic, mais le vrai message. Directo il monte au château. Moto en rade, il monte à pieds, courant, les poumons en rade... Toujours en rade, quoi! Et voilà!

Commissions faites et la Maryse raccompagnée; la Marie revient à la ferme. J'avais suggéré de tirer un coup de révolver. Ce qu'elles firent. Mado, deux coups, in the char et v'la ma zaza descendue, ouf!

Merci Marie... merci Mado... Merci Léo...

Pauvre Zaza; ma toute petite pauvre et misérable... Je t'ai vue ce soir... On donnait « les hauts de hurle... » à la télé. Je dis à Mado : — Dis-donc? si elle était encore dehors, elle prendrait froid! Je descends illico, j'embarque dans la Déess le panier pour Madame et Misère. J'arrive : dans les phares je vois Zaza au bas de son escalier... Toute nue, elle qui aime tant ses couvertures. Elle ne peut pas monter, rapport au barbicontu... Je remonte. Je prends Mado, on laisse Pépée seule à la maison (elle dort) et on refonce. Dans les phares, toujours Zaza perdue, paumée, droguée, malheureuse... Mado la ranime avec un vieux bouillon des familles chimpanzés, on connaît les bouillons à la maison... Elle lui descend ses couvertures. Zaza boit. Elle est couverte. Enfin, bonne nuit!

On remonte. On voit la fin des « hauts ». Connerie. Le film des années 38 était beaucoup mieux. Enfin. Faut faire des remake, pardonnez l'pléonasme... Aujourd'hui, nous on se rend compte que la littérature, des fois, c'est pas si près de la vie qu'on veut bien le prétendre. Les choses prises sur le vif ne se racontent pas. Elles sont.

Dimanche 7 - Je me lève to morninge avec les chimp's. Blédine. Ils ont déjà éventré le matelas. Que trouver, bon dieu, comme matière indéchirable. Le matelas monté l'autre matin était neuf, ou à peu près. Demain il sera vide. Et voilà.

Je descends. Je ne vois pas Zaza. Je la crois morte. Et puis, je l'aperçois qui me regarde tristement. Encore droguée. Je me sauve, frileux pour elle. Elle avait les yeux battus. Quelle tristesse. Madeleine descend la voir aussi. Je garde Pépée. Je monte le panier à midi. Je redescends, passe donner deux bottes aux moutons. On appelle ça : soigner les moutons. Non! Nous on ne les soigne pas, comme les autres. On leur donne simplement leur nourriture. Ces soins (sic) d'avant l'abattoir... quelle tartuferie agraire, c'est le moins que je puisse écrire!

Après-midi entière passée avec Pépée. Je ne l'ai pas lâchée. Très nerveuse, mademoiselle, ce jour. Mad rentre à six moins le quart.

A la télé, ce soir, « ostende » chanté par mézigouchet... et des images à faire fuir. Quelle horreur ces gens qui filment, filment sans rien y comprendre. Il y avait tellement à dire et à faire. De quel droit passent-ils ma chanson (paroles of Caussimon, bien sûr), pourquoi se servent-ils de nous ainsi? A quelles putains croient-ils avoir affaire?

Et puis, tiens... j'arrête. Nous sommes faits comme des rats dans un Boeing qui ne doit plus jamais redescendre.

8 janvier - ces feuilles mortes qui n'en finissent plus de mourir, celles de cette année, celles de l'année dernière, celles de quand? C'est un peu cela que Serge appelle le « compost ». Cet après-midi, elles étaient gluantes de tant de pluie de ces derniers jours. J'y glissais dessus, Pépée me regardait de son air mordant. Elle a l'air « mordant » ces temps-ci, je veux dire mordant des yeux, bien sûr. Elle ne s'arrête pas de marcher, et bon dieu, que ça va vite un chimpanzé, que ça va vite! L'heure coulait tout doucement, tout doux... le soleil ne se montrait que par gloriole, pour la « conservation du titre »... L'herbe est pourtant verte, il semble qu'elle pousse quand même. Hier j'ai voulu sortir les moutons pour prendre un peu le frais. Ils sont rentrés manger du foin, alors qu'ils avaient ce vert de l'herbe d'hiver à portée de bouche. La vie toujours recommencée par les mêmes gestes, les mêmes mastications, les mêmes vidanges aussi... Et oui, Pépée vidange, de Gaulle vidange, les moutons... Je pense parfois à cette merde anonyme qui chaque jour, sur terre, s'amoncellerait jusqu'à nous submerger, n'était l'organisation plombée qui absorbe tout, même l'idée qu'on s'en pourrait faire... C'est pour cela que la plupart des gens ne sentent rien, il en est qui sentent bon, il en est... Nous sommes des monceaux d'ordure toujours prochaine. Tout est lavé, tout est béni. Le Pape chie, messieurs, et oui, et chaque fois, l'anneau que vous baisez avec tant de religieuse ivresse ne quitte pas le doigt qui torche et qui nettoie l'auguste cul. Un cul, c'est un cul, mon révérend! Nous autres, de la branche nature, trouvons cela très bien. Pépée et Zaza aussi... mais elles n'ont pas d'anneau, ces pauvres désolées, et défèquent en toute innocence.

Je rentre de « promenade ». Le type est là pour dépanner ma machine à composer. Il a changé un je ne sais plus quoi et ça marche. Deux heures. Il a mis deux heures à réparer cette attente de dix jours. Quelle connerie, la science, par moment, quelle sacrée connerie...

J'ai perdu mes lunettes pour lire et travailler. Mad prétend que je les ai oubliées quelque part. Moi je prétends que Pépée s'en est doré la tronche un moment, sur le nez, comme un prof, à lire un bouquin de droit civil. Et puis, distraite, elle me les a paumées. Je m'équarquille les mirettes. A la tienne ma petite Pépée chérie! Papa, il voit même pas ce qu'il écrit ce soir. Tu pourras toujours te torcher avec ma feuille et avec tes admirables et longues mains... sans anneau.

Une certaine tristesse, même écrite, ça n'est pas la tristesse. Tout ce qui est communicable n'est pas fini ni parfait. La tristesse parfaite est une sorte de nœud au fond de l'âme, un nœud à nouer l'incroyable inutilité de vivre... Et pourtant, ça peut être un joli nœud, avec un beau ruban... comme une cravate. Les hommes qui s'habillent nouent leur tristesse en même temps que leur cravate. La cravate c'est anonyme, comme la tristesse.

9 janvier - Ce neuf me rappelle la neuvaine. chez les curés. Ai-je été astreint à ces formulaires de bigoterie. Neuvaine! Scapulaire! Carême... Avent... Rejets d'une sexualité rentrée. Il y a des mots qui me remontent comme si l'âme allait aux cabinets. Quelle misère, ces souvenirs, ces lever tôt, ces dents pas lavées, ce froid des matins de messe. Dolce vita...

Il pleut encore, toujours, et demain... Les citernes de nos amis sont pleines. Ils pourront boire, cet été, sans que je sois contraint de passer par ce sinistre Gunga Din à qui je payais l'eau deux francs le litre. Comme il avait honte, il disait : — c'est le transport. Douze mille balles ça m'a coûté, le transport... huit jours après, il fallait recommencer. J'aimerais autant que moutons et vaches boivent du Ricard... au moins je saurais que le transport ne me coûterait rien. Quand on m'apporte des litres de pichtegorne à la maison, je ne paie pas le transport. L'économie politique, c'est à qui s'en mettra plein la fouille. J'ai envie de cracher, tiens!

Et Golaud qui ronfle, à mes côtés. Je rentre de chez Marie. Je l'ai emmenée ce soir pour prendre ses batteries et pour les charger à la maison. J'ai allumé le biduloscop... ça ronfle, aussi, pas comme Golaud. Plutôt comme l'edf...

Aujourd'hui j'ai été triste et gai, à la fois. Le don d'ubiquité sentimentale, probablement.

Je suis allé voir le maçon, ce soir, chez Raoul. Italien zozotant il fait la gueule sur la cheminée que nous a filée Simone, une de 1150, une d'avant Rutebeuf, quoi... Il dit qu'il ne pourra pas la monter parce qu'il n'a pas de machine. Alors, mon brave, comment ils ont fait les maçons de 1150? Ils l'ont montée avec un ordinateur? Il m'a fait voir un dessin chiant : des pierres jointes comme on en voit chez les gens qui veulent faire « très cheminée campagnarde » et qui se chauffent au gaz. Allons, prends ta truelle et tes muscles, et des copains... comme à Chartres et monte-moi ma cheminée du douzième...

Les souvenirs tout frais, c'est un peu comme le pain : c'est indigeste. Il vaudrait mieux du recul... Oui, mais alors je pauserais la présence.

C'est pas de la blague : à Perdrigal on s'amuse bien...

10 janvier - La sibérie, zaza, la lame de bise, pépée frissonnante... Vraiment, il fait glacé partout dans le monde, mais on a envie de crier quand même : « Le Lot, quelle merde! » En arrivant de Souillac, on lit : « Le Lot, terre des merveilles ». Chouette, non? Les bagnolles sont aux arrêts. J'ai eu beau bourrer les batteries de bons ampères des familles. Va te faire voir chez Fidel! Les bagnolles? aux arrêts! Il ne me reste que la déesse... ce soir j'ai de nouveau conduit la Marie et son hérisson en Irlande...

— Je vais lui donner à manger.

— T'es pas con? un hérisson, ça hiberne et ça sort pour pisser tous les quinze. T'as jamais lu ça dans le Chasseur Français?

— Oui, je viens de le lire dans le livre de Popaul.

Popaul nous a envoyé la Vie des Animaux... Gentil Popaul!

Nous on vit avec... s'il faut encore lire comment ça fait, merde!

Je typographie « Benoît Misère », sans justification... ça va nettement plus vite, pour les moyennes... Gutenberg? Connais plus!

Madeleine est venue dans ma carrée d'imprime. Il faut la voir déplacer ceci, cela, un cendrier, une pochette, et elle redéplace, on dirait qu'elle se mesure aux objets. Elle passe près de la table, avant de se coucher, et pof! un p'tit coup de déplacement, et elle revient et elle revide. Le poing sur la hanche, une petite lichette de rouquin. Et la voilà qui se taille à la cuisine, bras en avant, sèche au bec et pif! un petit déplacement. Un petit coup d'œil dans le frigo, un chouya de mou aux minets, et elle repasse près du buffet et couic! un petit déplacement. Un œil encore sur la table et trac! le plateau du déjeuner un peu de côté, non, pas là... mais oui, là... et elle retourne devant la cheminée, elle fait griller son cul en se tenant comme si elle tenait une traîne... Pépée fait comme elle... Bon cul tout chaud... même qu'après le pipi, ça gerce... Quelle maison... Che Casa!

A la télé, débat sur les buveurs... Rey? Particulièrement astucieux. Il n'y a que lui qui passait... et le père Debré, rapport aux ressemblances avec le fiston grand argentier... la voix, les yeux... dis donc, papa? t'aurais pu refiler ton sourire au Michel! TVA comprise... D'accord! Mais ton fils, tu pourrais lui dire qu'il se tape un peu de brise-ménage... ça lui ferait pas tort. Ton fils? Il doit boire du jus d'endive...

J'ai développé ma page.. je l'ai mise dans l'eau pour laver le fixateur... J'entends l'eau qui coule. Je vais aller fermer. Golaud roupille. Ma cigarette est consumée. Je vais me coucher. Le nouveau roman? Je m'en balance le garmont, mais « la cafetière est sur la table » pour demain matin, histoire de me rincer le tempérament avant de reprendre ce collier de misère...

11 janvier - ça neige... la camionnette est réparée, l'Austin est à l'hosteau, rapport aux cardans... Marie a pris ma déesse, traction avant, ça va mieux pour nos inquiétudes à la savoir retournant de chez sa mère, ce soir, avec cette neige qui a une vocation de verglas que c'est pas dieu croyable... Elle a pris la déesse avec circonspection. Et moi, j'ai la camionnette pour aller aux chats, à Gros-Père, et tout... et puis, si je m'enverglasse, je ne m'inquiète pas... je rentrerai à pied.

Télé avec les « singes ». Deux chimpanzés adorables et une espèce de trouduc qui en parlait ex connerie et céèneèreesse... Par moment, les savants-sic-and-C° je les mettrais volontiers dans notre vie, oui, avec nozigues à se trimballer tous nos problèmes de croûtes, de sentiments, de bises, de cheries... Ils verraient bien que les « tropismes », c'est plutôt du côté des humains qu'il faut les traquer...

Vu la Ruchette à Gourdon :

— On s'est invités demain soir, chez toi, c'est impoli, non?

— Oh! mais non, alors... c'est comme ça que ça fait plaisir...

Et voilà : dès que tu as quitté les ploucs, tu te retrouves avec des mecs qui ont du sentiment. Les bourgeois disent : du savoir-vivre... Tu parles!

J'ai commandé deux wagons-lits pour toumoronaïte... pas vrai, papa Etiemble? Celui-là, j'aimerais bien lui serrer la pince un de ces quatre... Toujours pris sans ses sorbonnes etecétéra. C'est comme Bachelard, le jour où j'ai reçu sa lettre... j'étais bien content.

— Dis donc, Mado, il faudra qu'on invite Bachelard, Il aime bien les feux. Il dit : Je préférerais rater une leçon de philosophie que mon feu du matin. Il est mort. S'il avait connu Pépée et les autres, je t'assure que celui-là, il aurait pas craché dessus.

Pompadouche à la télé... et ça s'explique... et ça te le mets dans le baba en extrême profondeur et comme s'il te rentrait un berlingot extra dans ton thème astrologique.

— Il a de gros sourcis, tu trouves pas, Léo?

— Il a aussi un gros nez, et chez moi on dit : Gros nez, gros... il doit faire plaisir à sa femme. Pourvu qu'elle aime les berlingots comme tous les Français de la cintième...

Pour moi, il ressemble à un silex qu'on aurait mis à polytechnique en attendant qu'il en sorte un briquet... Rouzaud m'avait dit, en 58 : « Ils en ont au moins pour dix ans... »

Et voilà... dix piges qu'on se le fait mettre...

Léo FERRE.